

L'amour aux temps de la polarisation

Le torchon brûle entre filles et gars zilléniaux.
Le choc des valeurs qui s'observe entre eux
les sépare pour ainsi dire en deux générations
bien distinctes. Peut-être l'amour
sauvera-t-il leurs relations... ou pas !

par Marie-Hélène Proulx



F

Fonder une commune végane autosuffisante où les hommes hétérosexuels seraient interdits de séjour : tel est le fantasme de Brigitte, une grande blonde de 25 ans chaussée de bottes d'armée, le regard intensifié par de l'*eyeliner* noir au trait impeccable, qui se qualifie à la fois d'anarchiste, d'antispéciste et de pansexuelle non monogame.

« J'aurais aimé être lesbienne, ne pas avoir d'attrance envers les gars », regrette l'étudiante en science politique à l'UQAM.

Brigitte essaie de boycotter tout rapport amoureux et sexuel avec eux, « parce que c'est une *take* [une prise de position] politique de ne pas leur donner ça ». Mais il lui arrive encore de succomber à leur charme — à condition qu'ils soient de gauche.

Elle m'a donné rendez-vous avec Gaëlle, sa meilleure amie, dans un restaurant du quartier Hochelaga-Maisonneuve, l'Atomic Café. Les deux préfèrent que leurs vrais noms ne soient pas publiés, puisqu'il est question de leur vie intime.

Le lieu de notre rencontre n'a pas été choisi à la légère : les copines d'université, qui militent ensemble dans des associations progressistes, fréquentent des établissements où la « *crowd* » est jugée « *safe* » pour elles. « On ne va pas

Les témoignages de parents et de profs inquiets de voir garçons et filles se déchirer sur des enjeux moraux se multiplient.

dans des bars de quartier où les gars jouent au billard en regardant RDS sur de grands écrans », illustre Brigitte, qui ne porte que des vêtements de friperie afin d'éviter d'enrichir des entreprises de mode le plus souvent détenues par des hommes, selon elle.

« Moi aussi, j'achète du seconde main, même si je sais que ça vient de vieux monsieurs qui ont donné leurs chandails », ajoute avec humour son amie Gaëlle, qui s'identifie depuis deux ans comme lesbienne « masc » — un diminutif de « masculine », la façon 2025 de dire « *butch* ». Cheveux courts au carré, large bermuda en jean avec mousqueton accroché à l'une des poches : la transformation est à 180 degrés, comme en témoigne une photo d'elle datant de 2021 sur son téléphone, lors de son époque faux cils.

Mettre au rancart son « hyperféminité » et son hétérosexualité l'a libérée d'un grand poids, raconte celle qui porte maintenant un bandage pour dissimuler sa poitrine. « J'ai vécu des expériences dans mes relations qui ont fait naître en moi beaucoup de mépris et de colère envers les hommes — et je suis loin d'être la seule. Plein de femmes de mon âge sont vraiment écœurées. »

G

Gaëlle ne charrie pas : même si l'idéal du couple hétérosexuel n'est pas mort, le torchon brûle entre garçons et filles de la génération Z — soit ceux âgés de 15 à 30 ans, qu'on appelle aussi les zilléniaux. Davantage qu'au sein de toutes les cohortes nées avant la leur, révélait au printemps un sondage du King's College de Londres, réalisé auprès de 24 000 personnes dans 30 pays.

L'étude rapporte entre autres que les jeunes hommes sont bien plus nombreux que les filles de leur âge à penser que les féministes ont poussé le bouchon trop loin, au point de créer maintenant de la discrimination à l'égard des gars (57 % contre 36 %).

Ils sont aussi 28 % à croire qu'un homme est moins « homme » s'il reste à la maison pour s'occuper des enfants, contre 19 % des filles. Les répondants au sondage ayant l'âge d'être leur père ou leur grand-père se montrent beaucoup plus ouverts sur ces questions.

En fait, le choc des valeurs parmi les zilléniaux est si important que ceux-ci formeraient « deux générations en une », comme l'a décrit l'hiver passé un chroniqueur du média britannique *Financial Times*.

On ne dispose pas encore d'enquêtes documentant sérieusement le phénomène au Québec — ce qui ne devrait pas tarder, puisque plusieurs chercheurs s'intéressent à la question en ce moment, ai-je constaté dans les derniers mois. Mais en attendant, les témoignages de parents et

« J'ai vécu des expériences dans mes relations qui ont fait naître en moi beaucoup de mépris et de colère envers les hommes — et je suis loin d'être la seule. Plein de femmes de mon âge sont vraiment écoeurées. »

— Gaëlle

de profs inquiets de voir garçons et filles se déchirer sur des enjeux moraux se multiplient — par exemple à propos du retour de Donald Trump au pouvoir, de la lutte pour l'égalité des sexes ou de la reconnaissance des personnes trans.

Sans surprise, ces dissensions se répercutent dans la vie intime des zilléniaux, qui évoluent dans un climat social où le dialogue et le compromis ne sont guère à la mode. Les discours haineux à l'égard de l'autre sexe gagnent du terrain, remarquent des experts, et un fossé se creuse.

Sur les applications de rencontres, dont certaines permettent désormais de discriminer les profils de célibataires en fonction de leur orientation politique, les jeunes adultes sont ceux qui se déclarent le moins ouverts à faire la connaissance d'une personne d'une autre allégeance politique que la leur, du moins aux États-Unis, selon un rapport publié au printemps par la plateforme de rencontres eharmony.

« Les hommes évoquaient l'importance de partager des valeurs communes, mais les femmes étaient plus explicites : un drapeau rouge se levait instantanément dans leur tête si un prospect s'affichait à droite. »

— Noé Klein, doctorant en sociologie

Des recherches réalisées l'an dernier par Noé Klein, doctorant en sociologie à l'UQAM, portent à croire que cette tendance existe aussi au Québec. Alors qu'il suivait le parcours amoureux d'une vingtaine de jeunes adultes inscrits sur Tinder et compagnie, il a constaté que l'idéologie politique était un critère de sélection « décisif », en particulier pour les participantes. « Les hommes évoquaient l'importance de partager des valeurs communes, mais les femmes étaient plus explicites : un drapeau rouge se levait instantanément dans leur tête si un prospect s'affichait à droite. »



Il faut dire qu'un virage progressiste majeur s'est opéré chez les Québécoises dans les dernières décennies. « Le phénomène a même atteint un sommet historique il y a quatre ans, avec 46 % d'entre elles qui s'identifiaient à la gauche, soit plus du double qu'en 1979, selon nos analyses tirées de la plus récente Étude électorale canadienne disponible, celle de 2021 », soutient la professeure à l'Université de Montréal Catherine Ouellet, qui effectue des recherches sur la polarisation politique au Québec et au Canada avec l'étudiante à la maîtrise Camille Pelletier, ainsi qu'avec son homologue à l'Université Laval Yannick Dufresne.

Les filles de 18 à 34 ans sont de loin le segment le plus à gauche de la population (58,6 %), davantage que leurs aînées et que les hommes de tous les groupes d'âge, montrent encore leurs analyses — 8,1 % des 2 366 répondantes, sur un échantillon total de 5 340 Québécois, se disaient même d'extrême gauche. Quant aux jeunes hommes, 38,4 % d'entre eux s'identifiaient à la droite, et 4,9 % à l'extrême droite.

« On parle souvent dans les médias du conservatisme et de la radicalisation des garçons, souligne Yannick Dufresne, expert en comportement électoral. Mais si le centre politique a perdu beaucoup de plumes ces dernières années, c'est davantage attribuable au mouvement des filles vers la gauche. »

Sur les réseaux sociaux et dans les milieux militants, le patriarcat passe joliment dans le tordeur, en des termes qui tendent parfois à « hyper-simplifier et à stéréotyper » les hommes hétérosexuels, observe Chiara Piazzesi, sociologue spécialiste de l'intimité amoureuse et professeure à l'UQAM.

De jeunes féministes n'hésitent pas à revendiquer leur « misandrie » sur TikTok et Instagram, dont les animatrices du balado français *You All*. C'est aussi le cas de l'humoriste et militante québécoise Emna Achour, qui affirme ne « pas beaucoup » aimer les gars, notamment parce qu'ils « coupent la parole [aux femmes] », « [leur] rotent dessus », « invalident [leurs] émotions », « [les] violent », « [les] tuent », en plus de [puer] ». Comme Brigitte, elle regrette de ne pas être lesbienne.

Évidemment, le retour de Donald Trump au pouvoir n'aide pas à calmer le jeu. Ni l'invalidation il y a trois ans de l'arrêt *Roe v. Wade*, ce jugement de 1973 qui protégeait le droit à

l'avortement à l'échelle des États-Unis. S'ajoutent à cela les « affaires » Gilbert Rozon et Robert Miller, l'importante hausse du nombre de femmes victimes de violence conjugale avec blessures depuis 20 ans, la montée des discours masculinistes...

« Gaëlle et moi, on a grandi dans l'idée qu'on vivait dans un monde progressiste grâce au travail des féministes avant nous, dit Brigitte. Mais *fuck*, c'est pas vrai. On mange une claque dans la face depuis quelques années. »

E

En juin dernier, la sexologue Maude Painchaud Major a mis fin à l'aventure de Sexplicite, son entreprise consacrée à l'éducation à la sexualité dans les écoles primaires et secondaires. Après avoir donné en six ans plus de 1 800 ateliers et conférences dans la grande région de Montréal, elle a besoin de « retourner dans [sa] chambre d'écho », lance-t-elle, mi-figue, mi-raisin.

Notamment pour faire une pause des propos « à lever le cœur » qu'elle entendait trop souvent, surtout depuis deux ou trois ans. De la bouche de garçons, majoritairement. Parfois âgés d'à peine 11 ou 12 ans.

« Il y a beaucoup de *slut shaming* [stigmatisation des femmes pour leur comportement sexuel], du genre “quand on s'habille sexy, c'est normal de se faire agresser”; des plaidoyers en faveur de l'influenceur américain Andrew Tate [accusé de viol et de trafic d'humains]; des commentaires du type “la place des femmes est auprès des enfants” », énumère-t-elle.

Cette rhétorique n'est pas présente dans toutes les classes, mais elle revient « très régulièrement », assure la sexologue. Certains matins, elle avait l'impression de devoir se blinder pour affronter les remarques haineuses à l'égard des gais, des femmes, des personnes trans. « Énoncées de manière décomplexée en plus, comme si c'étaient des opinions valables. »

Elle a aussi été témoin de dynamiques d'intimidation envers les participantes, qui n'osaient pas contredire les masculinistes monopolisant l'attention pendant les ateliers.

Des constats corroborés par une étude à paraître menée par Francis Dupuis-Déri, professeur de science politique à l'UQAM, en partenariat avec la Fédération autonome de l'enseignement, au cours de laquelle 49 enseignants de plusieurs régions du Québec ont été interrogés.

Même des institutrices rapportent subir des remarques misogynes de la part de garçons, qui par exemple remettent leur intelligence en question.

Des centaines d'enseignants du primaire, du secondaire et du cégep ont aussi raconté des scènes similaires à Martine Delvaux, professeure d'études littéraires à l'UQAM, lors d'un appel à tous lancé sur sa page Facebook cet hiver. « Des gars traitent les filles de “femelles”, de “crisses de putes”, de “salopes”, dit-elle. Ou encore minimisent le viol comme crime parce que “les femmes n'en meurent pas”. » La même virulence s'observe dans les écoles du Royaume-Uni et de l'Australie, révèlent des recherches universitaires récentes.

« On parle souvent dans les médias du conservatisme et de la radicalisation des garçons. Mais si le centre politique a perdu beaucoup de plumes ces dernières années, c'est davantage attribuable au mouvement des filles vers la gauche. »

— Yannick Dufresne, professeur à l'Université Laval

Une bonne partie de ces discours dégradants trouvent leurs sources sur les réseaux sociaux, « où du contenu très problématique » tombe entre les mains de garçons en quête normale de réponses relativement à leur place dans la société, à la sexualité, à leur rapport avec les filles, explique le spécialiste de l'extrémisme violent Samuel

Il arrive parfois que des jeunes femmes confient au criminologue Samuel Tanner que la propagande masculiniste a ruiné leurs relations amoureuses, « de la même façon que les propos complotistes sur Internet ont fait éclater des familles pendant la pandémie », dit-il.

Tanner, qui étudie la montée du masculinisme en ligne à l'École de criminologie de l'Université de Montréal.

Quand il est invité à donner des conférences sur ce thème dans les milieux scolaire, communautaire ou policier, des jeunes femmes lui confient parfois que la propagande masculiniste a ruiné leurs relations amoureuses, «de la même façon que les propos complotistes sur Internet ont fait éclater des familles pendant la pandémie», dit-il.

Le chercheur s'inquiète en ce moment de la popularité de la figure du «*sigma boy*» sur TikTok, «moins folklorique» que le mâle alpha prônant le retour des femmes dans la cuisine, mais néanmoins malveillant. «L'idée est de marteler aux gars que pour faire de l'argent, accéder au pouvoir et prendre soin de soi, il faut se tenir loin des filles, car elles sont la source de tous leurs problèmes», explique Samuel Tanner, qui a analysé avec son collègue François Gillardin près de 1 000 contenus Web associés au mouvement sigma.

Le message des mâles sigma s'incarne par exemple dans de courtes vidéos où l'on voit un jeune homme tendre une rose à une fille toute remuée par le geste. Le premier se penche un instant pour lacer sa chaussure, puis poursuit son chemin après avoir repris la rose, content d'humilier l'ingénue.

Patrick Bateman, le personnage de psychopathe qui tue des filles dans *American Psycho* — un film satirique sorti en 2000, réalisé par la cinéaste Mary Harron —, se retrouve aussi régulièrement dans le contenu sigma, notamment sous forme de mèmes.

À l'instar d'autres experts interviewés, Samuel Tanner n'est pas convaincu que les jeunes qui relaient ces éléments «ont forcément conscience de leur signification». C'est parfois fait sur le ton de la rigolade. Sauf que ces représentations négatives des femmes risquent de pénétrer insidieusement dans les esprits, prévient-il.

Le criminologue doute aussi qu'une majorité de gars adhèrent au plus profond de leurs tripes aux propos violents auxquels ils sont exposés en ligne, même si cela reste à vérifier scientifiquement (il mène d'ailleurs des entretiens qualitatifs à ce sujet auprès d'étudiants de l'Université de Montréal). Il s'agit peut-être davantage d'une sorte de repli défensif, d'une manière de résister à des changements sociaux en s'accrochant à des modèles d'autrefois.

Beaucoup d'entre eux n'étaient pas préparés aux bouleversements qu'ont générés le mouvement #MoiAussi et la révolution des genres dans la sphère intime, observe pour sa part le sexologue Guillaume Perrault, qui intervient surtout auprès d'une clientèle masculine (le quart de ces

hommes sont dans la vingtaine). Plusieurs lui confient avoir perdu leurs repères.

«Dans ce contexte, les discours masculinistes semblent représenter une bouée de sauvetage», un guide pratique simpliste sur la masculinité qui protège de la remise en question, affirme-t-il. «J'ai souvent l'impression que derrière celui qui parle avec hostilité de la politique et des femmes se cache un autre être, vulnérable, souffrant, qui voudrait lui aussi aimer, être aimé, fonder une famille.»

«J'

«J'ai bien de la misère avec la fameuse question qui circulait sur TikTok l'an dernier, qui demandait aux femmes si elles préféreraient rencontrer un ours ou un homme pendant une promenade en solo dans le bois», dit avec découragement Franck Forest, un barbu de 33 ans à l'abondante chevelure rousse écrasée sous une casquette noire. La plupart des répondantes choisissaient l'ours. «Il y a des hommes toxiques, c'est vrai à 100 %... Mais on n'est tellement pas tous de même!»

La figure de proue du balado *Prends un break*, que l'on connaît mieux sous le nom de Franck The Dripper, m'accueille en pieds de bas dans un trois et demie dépouillé du quartier Nouveau-Rosemont, à Montréal. C'est l'appart de son collègue Émile Bédard, surnommé «le beau-frère» sur les réseaux sociaux.

Ensemble, ils animent depuis trois ans l'un des rendez-vous hebdomadaires en ligne les plus populaires au Québec: 100 000 abonnés sur YouTube, 175 000 sur TikTok, dont la majorité sont des hommes âgés de 25 à 35 ans. En compagnie d'invités aux profils hétéroclites — du Doc Mailloux (aujourd'hui décédé) à Louis Morissette, en passant par le politicien Éric Duhaime et par la productrice de contenu érotique Noémie Dufresne —, on y parle beaucoup, et en termes très crus, de sexe et de relations amoureuses.

Les deux acolytes originaires de Québec, qui animent aussi le spectacle de *dating* à l'aveugle *2Blind2Date* avec Justine Syrkos, ont «zéro pis une barre» sympathie pour le masculiniste Andrew Tate. Et ils disent se situer plutôt à gauche sur le plan moral — par exemple, ils sont pro-choix et accueillent des membres de la communauté LGBTQ+ dans leur balado, dont l'humoriste Coco Belliveau et la chanteuse Roxane Bruneau.

Mais ils sont tout de même tannés de se faire rabâcher le stéréotype du mâle blanc «opresseur» imbu de ses «privileges».

Des accusations qui reviennent souvent dans la bouche des filles de gauche sur les réseaux sociaux, selon Émile Bédard, un grand brun de 26 ans arborant une longue chaîne avec une croix. «On dit à tout le monde de s'assumer et d'être fiers de qui ils sont — les Noirs, les gens de la diversité de genre... Et je suis d'accord. Mais les hommes

blancs hétéros, eux, devraient avoir honte et se taire. Peut-être que mon arrière-grand-père était misogyne, sauf que ça n'a rien à voir avec moi!»

À ce sentiment d'avoir à porter injustement l'opprobre de siècles de domination masculine s'ajoute une sorte de confusion quant aux attentes des filles en cette ère post-#MoiAussi, mouvement dont les deux animateurs reconnaissent néanmoins l'importance. « Mettons que certains gars avaient besoin de se faire réaligner les oreilles », dit Franck Forest.

Mais comment savoir sur quel pied danser maintenant? À quel moment embrasser sa *date*? Peut-on se permettre une main sur sa cuisse? Si on a bu trois verres, est-ce trop tard pour le consentement?

« C'est mêlant et stressant, parce que les filles veulent d'un côté qu'on dégage de l'assurance comme un "vrai gars", qu'on soit protecteur, qu'on fasse les premiers pas,

« C'est mêlant et stressant, parce que les filles veulent d'un côté qu'on dégage de l'assurance comme un "vrai gars" [...]. Mais si on est trop entreprenant, qu'on lit mal les signaux, on risque d'être qualifié de toxique. »

— Émile Bédard,
du balado *Prends un break*

témoigne Émile Bédard, qui est en couple depuis quelques mois. Mais si on est trop entreprenant, qu'on lit mal les signaux, on risque d'être qualifié de toxique — voire d'être "annulé" sur les réseaux sociaux. » L'animateur trouve que les attentes envers les gars hétéros sont « élevées et contradictoires » et qu'on « généralise beaucoup » quand il est question d'eux, en des termes souvent « réducteurs ».

R

Retour en arrière quelques heures plus tôt, dans un café du Plateau-Mont-Royal. Romy, une bachelière en anthropologie fraîchement émoulue de l'Université Concordia, m'attend sur la terrasse en sirotant un café glacé au lait de soya, vêtue d'un débardeur ajusté, d'une jupe en jean et de ballerines rouges.

Cette « éternelle célibataire » de 25 ans, qui préfère témoigner sous un nom fictif pour protéger sa vie privée, en a long à me raconter sur les gars de sa génération. À commencer par son frère de 19 ans, un émule d'Andrew Tate.

« On se chicanait tellement, notamment à propos de la culture du viol dont il nie l'existence, que ça a précipité mon départ de la maison familiale il y a cinq ans, confie-t-elle en jouant compulsivement dans ses cheveux. Ça contribue beaucoup à mon impatience envers les hommes. »

Romy ne va plus sur les applications de rencontres et a cessé d'espérer le prince charmant (qui doit être sincèrement de gauche, comme elle, et non « jouer » au gars de gauche, insiste-t-elle). Elle préfère « liker » sur TikTok des vidéos de filles proclamant leur bonheur d'être célibataires, comme celle qu'elle me relaie sur Messenger : une belle brune au grand galop sur son cheval, le sourire fendu jusqu'aux oreilles parce qu'elle s'est enfin libérée du *dating*.

Les rendez-vous galants la dépriment, car « tout le monde marche sur des œufs », observe celle qui a consacré son travail de fin de bac au flirt après #MoiAussi. « Il n'y a plus de légèreté, les gars sont lâches et malhabiles, obsédés par leur égo, peu soucieux de leur présentation sur les applications de rencontres. » Du genre à porter sur leur photo de profil un jean démodé et un vieux t-shirt d'un groupe que personne ne connaît.

Celle qui aspire à une carrière intellectuelle consacre donc son énergie à cultiver ses amitiés féminines. Même la musique, les livres ou les films qu'elle consomme sont presque toujours l'œuvre de femmes. Par choix : elle trouve ces dernières davantage capables d'intériorité et de vulnérabilité que les gars. « On raconte beaucoup que les hommes ont mal à leur identité en ce moment, mais j'ai envie de leur dire : apprenez à régler vos problèmes, faites des thérapies comme nous! »

Romy n'est pas la seule à avoir cette récrimination : la professeure de l'UQAM Chiara

Piazzesi remarque qu'un nombre croissant de femmes précisent maintenant sur les applications qu'elles n'accepteront pas de rencontrer si leur soupirant n'a jamais vu de psychologue. «Elles souhaitent clairement que les garçons développent leurs habiletés émotionnelles, alors que ce n'est pas encore intégré dans l'apprentissage de la masculinité.»

Chiara Piazzesi, qui a mené il y a trois ans la plus grande enquête jamais réalisée au pays sur les idéaux amoureux des Canadiens, le projet MACLIC, a le sentiment que les zilléniaux ont «des attentes et une conception de ce qui est bien, souhaitable et désirable» sur le plan relationnel qui «divergent davantage que par le passé». De la même manière qu'ils s'accordent moins politiquement.

Les raisons de cet éloignement restent à creuser sociologiquement, mais la chercheuse y voit les possibles «conséquences suprêmes du processus d'émancipation des femmes», qui remettent en question l'idée même du couple comme ambition centrale du parcours de réalisation de soi. Elles ont envie de devenir le «personnage principal de leur vie», pour citer l'humoriste Katherine Levac au micro du balado *Sexe oral* il y a deux ans.

«La série *Sex and the City* [au tournant des années 2000] mettait en scène la libération sexuelle des femmes, sauf qu'à la fin, il y avait un beau mariage romantique, remarque Chiara Piazzesi. Ça allait de soi pour être épanouie. Je simplifie beaucoup, mais je crois que c'est moins le cas aujourd'hui et que les gars sont un peu pris au dépourvu.»



Il n'empêche que «garçons et filles continuent de se tourner autour et de se courir après», note l'essayiste Mathieu Bélisle, qui enseigne depuis 25 ans la littérature au collège Jean-de-Brébeuf, à Montréal.

Comme ses collègues dans d'autres établissements scolaires, il est frappé par le choc idéologique entre les sexes, qu'il relie à la montée du conservatisme chez les hommes — bien que certaines de ses étudiantes souscrivent aussi à ce courant.

Une partie d'entre eux sont issus de cultures religieuses ayant une vision traditionnelle des relations hommes-femmes — un constat partagé par d'autres intervenants interviewés. «Je crois

que les changements démographiques y sont pour quelque chose, même si la question du masculinisme transcende bien évidemment les frontières culturelles», nuance Mathieu Bélisle.

À ce phénomène s'ajoutent les effets de l'univers numérique, qui amplifient selon lui les dissensions et mènent à l'altérisation — soit le fait d'exagérer les différences d'un autre groupe au point de le déshumaniser. Ce qui ouvre la porte à toutes les insultes et discriminations.

«Je doute qu'on soit fait pour être en contact quotidien avec autant d'opinions qui nous contredisent et nous menacent», soutient Mathieu Bélisle en évoquant à la fois le contenu misogyne en ligne et celui qui dépeint les hommes blancs hétéros comme des agresseurs.

Mais dans la réalité de ses classes, au-delà des empoignades sur les réseaux sociaux, il voit des étudiants et des étudiantes qui se taquinent, travaillent ensemble, apprennent à ajuster leurs idées. Y compris les gars conservateurs.

«Je ne suis pas pessimiste, pas du tout même, affirme l'écrivain. Mais pour que les gens se rejoignent, il va falloir s'assurer que tout le monde se sent digne, que chacun a l'impression d'avoir sa place et sa valeur — notamment en articulant dans l'espace public un discours positif sur la masculinité.»

Mon téléphone vibre à minuit, le samedi juste avant la remise de mon reportage. C'est Romy, la future anthropologue désillusionnée par les gars, qui m'écrit sur Messenger pour m'apprendre qu'elle revient d'un premier rendez-vous au parc La Fontaine, à Montréal, avec un jeune homme «gentil, sexy, drôle, intelligent». Un prétendant croisé sur Tinder quelques semaines auparavant. D'accord, elle n'avait pas *complètement* renoncé à rencontrer quelqu'un, admet-elle. Sur son profil, il disait aimer les oiseaux qui se posent sur son balcon et ça l'a charmée.

Évidemment, c'est un gars de gauche (en plus, il travaille dans le secteur des énergies renouvelables). Dans la soirée, ils se sont installés sur une roche près d'une chute et ils ont jaser de «patriarcat, de capitalisme et de structures sociales» en sirotant un mousseux autrichien.

Son beau brun originaire de Toronto a néanmoins son petit côté conservateur. Il aspire au modèle familial traditionnel, par exemple — une femme, une maison, un chien, deux enfants. Le couple ouvert et le polyamour, c'est non.

Mais bon, Romy aussi a ses paradoxes. C'est une féministe «qui s'habille sexy» et qui aime qu'un gars ramasse la facture au resto. «J'investis une bonne partie de mon salaire dans le maquillage et les vêtements, alors le gars qui met tout juste du déodorant pour me rencontrer peut bien me payer mon gin tonic!»

C'est cette complexité qui rend les gens séduisants, croit-elle. «Les discussions entre filles et garçons de ma génération seraient sûrement plus intéressantes et productives si on sortait des positions sur lesquelles on est campés pour épouser la nuance.»

Elle a (très) hâte à leur prochain rendez-vous. ■